

E I L E E N   C H A N G

DEUX  
BRÛLE-PARFUMS

*Traduit du chinois  
par Emmanuelle Péchenart*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

Titre original :  
沉香屑 - 第一爐香  
*Chenxiang xie diyi luxiang*

沉香屑 - 第二爐香  
*Chenxiang xie dier luxiang*

© 1943, by Eileen Chang.  
Originally published in Chinese  
by Crown Publishing Company, Ltd., Taiwan.  
All rights reserved.  
© Zulma, 2015, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *Deux brûle-parfums*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Love in a Fallen City,*  
traduit du chinois par Emmanuelle Péchenart.

*Copeaux de bois d'aloès*



*Premier brûle-parfum*

Retrouvez chez vous, s'il vous plaît, un vieux brûle-parfum de famille tout constellé de vert-de-gris, allumez-y des copeaux d'aloès et écoutez-moi vous raconter une histoire du Hongkong d'avant-guerre : lorsque les copeaux auront fini de brûler, mon histoire, elle aussi, sera terminée.

Au commencement de l'histoire, Ko Wei-lung, jeune Shanghaienne bien ordinaire, se tient sur la véranda d'une grande demeure à flanc de colline et laisse ses yeux errer sur le jardin alentour. Voilà deux ans qu'elle vit à Hongkong, pourtant les quartiers résidentiels des hauteurs lui restent totalement étrangers. C'est la première fois qu'elle se rend chez sa tante. Le jardin se réduit à un rectangle de pelouse ceinturé d'une petite barrière blanche formée de svastikas ; au-delà s'étendent les collines incultes. On dirait un plateau de laque dorée, étrangement suspendu au-dessus d'une folle végétation. Les bordures d'arbustes persistants sont impeccablement taillées, deux parterres fleuris, perdus au milieu de la pelouse, abritent de ravissantes roses anglaises. Tout semble méticuleusement disposé comme du matériel de peinture

sur un plateau laqué, dans un ordre parfait. À un angle de la pelouse, une petite azalée est en pleine floraison, d'un rose tirant un peu sur le jaune, une lumineuse teinte crevette. Le printemps, ici, fait des manières, mais au-dehors, à n'y pas croire, une étincelle a mis feu à la forêt et le printemps s'est propagé comme une traînée de poudre, fleurissant le versant d'éblouissantes azalées sauvages dont le rouge flamboyant a tout embrasé jusqu'au pied de la colline. Au-delà des azalées, c'est la mer bleu sombre, où mouillent de grands bateaux blancs. Ces violents contrastes de couleurs ne sont pas les seuls à donner à qui les observe une vertigineuse impression d'irréalité – ici les contrastes sont partout, mélange discordant d'époques et de tonalités locales qui façonne, bon gré mal gré, une sorte de territoire chimérique.

La maison blanche à flanc de colline a un plan géométrique et des formes aérodynamiques dignes d'une salle de cinéma ultramoderne, mais une toiture à l'ancienne de tuiles vernissées vertes. Les carreaux des fenêtres sont verts également, avec des encadrements jaune d'œuf soulignés d'un fin liseré rouge et des grilles de protection en fer forgé peint du même jaune. La maison est entourée d'une large véranda pavée de briques rouges, dont les piliers de pierre blanche évoquent l'architecture du sud des États-Unis. On y accède, par une porte vitrée, à un salon meublé à l'occidentale

mais décoré de ces bibelots chinois qu'on voit partout : sur la cheminée, une tabatière de jade précieux et une statue en ivoire de Kuan-yin, et un petit paravent de bambou tigré disposé auprès du sofa, toutes choses dont la coloration orientale s'adresse à l'évidence au regard d'amis étrangers. Si les visiteurs anglais viennent de si loin pour admirer la Chine, il faut bien leur en donner un peu à voir. Mais c'est la Chine chère au cœur des Occidentaux : exquise, absurde, comique.

Ko Wei-lung jeta un coup d'œil à son reflet dans la porte vitrée. Vêtue de l'uniforme particulier des collégiennes de Namyng, un sarrau d'étoffe lustrée bleu nuit arrivant aux genoux et un pantalon étroit hérités des dernières années de l'empire mandchou, elle constituait elle-même un élément de cette couleur locale propre aux colonies. Habiller les étudiantes en Sai Chin-hua, maîtresse courtisane du siècle passé, était une des mesures prises parmi tant d'autres par les autorités de Hongkong pour séduire les visiteurs d'Europe et d'Amérique. Mais Wei-lung, à l'image de toutes les jeunes filles, aimait être à la mode, elle portait un gilet tricoté par-dessus la tunique dont un long pan dépassait, ce qui donnait à sa tenue une allure encore plus saugrenue.

Face à la fenêtre, Wei-lung se rajustait, remettait de l'ordre dans sa coiffure. Elle avait une jolie petite figure ronde, ingénue, le genre de

visage « en houppette » aujourd'hui démodé. Ses yeux gracieusement allongés, à la paupière creusée, s'étiraient jusque sous les petits cheveux des tempes. Le nez était délicat, la bouche petite et charnue. Peut-être sa physionomie pouvait-elle passer pour un peu effacée, inexpressive, mais elle semblait d'autant plus empreinte de l'aimable douceur de la Chine d'autrefois. Sa peau blanche lui avait inspiré maints regrets, elle avait de tout cœur souhaité la rendre plus hâlée pour correspondre aux critères de saine beauté de l'époque moderne. Mais depuis son arrivée à Hongkong, elle avait sous les yeux les belles Cantonaises au teint olivâtre. À Namyng donc, la rareté donnant du prix à toute chose, la blancheur de sa peau n'avait pas manqué d'être remarquée ; on avait d'ailleurs émis ce jugement : si les beautés des provinces du Sud-Est, au regard profond et aux pommettes saillantes, étaient des côtelettes au caramel, les Shanghaiennes étaient de l'estouffade de viande farinée. Tandis que Wei-lung se contemplait, ces paroles outrageantes lui revinrent soudain en mémoire. Elle se détourna, sourcils froncés, et s'adossa à la porte vitrée.

Chez sa tante, les suivantes et les femmes de chambre avaient toutes l'air de personnes futées, plutôt de la catégorie « porc au caramel » ; chaussées de socques de bois, elles allaient et venaient sur la véranda en claquant des semelles. L'une



d'elles justement demandait d'un ton gracieux : « Mirette, qui est la personne installée dans le salon ?

— Je crois que c'est une parente de Jeune Madame. » À en juger au timbre de sa voix, cette Mirette était celle qui venait de lui servir le thé, au visage allongé et à la taille onduleuse ; tout en ayant comme les autres une natte dans le dos, elle portait les cheveux relevés haut sur le front en un toupet léger. Wei-lung s'étonna intérieurement : Qui pouvait désigner ce titre de « Jeune Madame » ? Elle n'avait pas entendu dire que sa tante eût un fils, alors d'où sortait cette belle-fille ? À moins qu'il ne s'agisse de sa tante elle-même ? Depuis son mariage comme quatrième co-épouse avec Liang Chi-t'eng, un riche homme d'affaires cantonais, son frère, le père de Wei-lung, s'était disputé et brouillé à mort avec elle. Les faits remontaient à longtemps avant sa naissance mais Wei-lung avait souvent entendu parler de cette tante, de deux ans plus âgée que son père, qui donc tout bien pesé avait atteint la cinquantaine. Ses femmes de chambre devaient être à son service depuis de longues années pour ne pouvoir se défaire de l'habitude de l'appeler « Jeune Madame » ? Plongée dans ses réflexions, elle entendit de nouveau Mirette : « Il est bien rare que Jeune Madame sorte d'aussi bonne heure !

— Hum ! souffla une autre avec humeur, c'est

ce diable d'homme, le treizième Jeune Monsieur Ts'iao ; il l'a emmenée se baigner à Repulse Bay, paraît-il !

— Oh, alors qui sait à quelle heure elle va rentrer ! s'exclama Mirette.

— Sans compter qu'ils vont ensuite aller dîner et danser au Lido. Ce matin, avant le jour, elle m'a pressée de lui préparer une tenue de soirée et ses souliers argentés, qu'elle voulait emporter pour se changer. »

Mirette eut un petit rire furtif : « Ce jeune Ts'iao, il est à vomir ! Moi qui me disais que Jeune Madame s'était fait une raison, qui aurait cru qu'elle se montrerait aussi entêtée, décidément elle est toujours sous son emprise !

— Ça suffit comme ça ! Tiens un peu ta langue, il y a du monde.

— Renvoyons-la, au lieu de la laisser patienter pour rien, la malheureuse ! répondit Mirette.

— Tu t'inquiètes pour elle ? Tu prétends qu'elle est de la famille de Jeune Madame, moi je crois qu'elle est surtout venue pour la taper et nous n'allons pas nous mettre en frais pour si peu. »

Mirette se tut un bon moment. Puis elle reprit, en souriant, d'une voix légère : « Il vaudrait quand même mieux la congédier, le Russe qui accorde le piano va bientôt arriver. » L'autre alors s'esclaffa bruyamment : « En fait, dit-elle en battant des mains, tu veux qu'elle débarrasse le plancher pour

pouvoir fricoter à ton aise avec Alexander Alexandrovitch ! Voilà pourquoi tu fais tout d'un coup ta mijaurée, la bonne âme qui ne veut pas laisser des visiteurs se morfondre à attendre pour rien ! Il y a une bonne raison là-dessous ! » Mirette la poursuivit pour la houspiller, il y eut comme un bruit de claques en rafales, suivi d'un hurlement aigu : « Le vilain joue des mains, le héros joue des mots ! » Mirette poussa aussi toute une série de « aïe yo » et répliqua : « Le vilain joue des mains, le bourricot joue des sabots !... Et tu donnes des coups de sabot pour de bon, toi, pour de bon ! » Sa voix n'était pas retombée qu'une gracieuse socque de laque rouge, à motifs de branches de pêcheurs rehaussés d'or, vola par l'encadrement de la porte pour atterrir, précisément, sur le genou de Wei-lung. Celle-ci, sous le coup de la douleur, se plia en deux en se tenant la jambe ; quand elle releva la tête, elle vit la bonne, un joli pruneau, debout en échassier à la porte, entrer à cloche-pied, enfiler sa socque, avant de s'en retourner, l'air dégagé, sans même lui accorder un regard.

« Mieux vaut s'adresser au diable qu'à ses suppôts, quand il est chez lui, ils courbent le dos ! » pensa Wei-lung, en colère malgré elle. Voilà ce qu'il fallait subir quand on venait quémander. Cela paraissait fichu pour aujourd'hui, à quoi bon traîner ici davantage, sinon à se rendre antipathique ? Au point où elle en était, après ce long

trajet jusqu'à la colline et ses mensonges pour obtenir la permission de s'absenter, pourquoi ne pas faire l'école buissonnière une journée de plus ? Mais rien ne disait que sa tante serait chez elle demain. Et cette affaire n'était pas de celles qu'on traite par téléphone. « Allez, je m'en vais ! » se dit-elle après avoir longuement tergiversé. En ressortant par la porte vitrée, elle tomba sur la fameuse Mirette, adossée à un des piliers de la véranda, une jambe de pantalon retroussée, en train de se tapoter le mollet, encore rouge à l'endroit où elle avait reçu le coup. La noire lui jeta un coup d'œil depuis le fond de la véranda et prit la poudre d'escampette. « Ne te sauve pas, Œillet ! J'ai un compte à régler avec toi ! » s'écria Mirette.

— Tu crois que j'ai le temps pour tes bêtises ? répondit de loin Œillet en souriant. Si tu aimes jouer des pieds et des mains, attends donc le diable russe pour t'amuser avec lui. » Tout en la traitant en douce de langue de vipère, Mirette ne put s'empêcher de rire, puis elle se tourna vers Wei-lung : « Vous ne restez pas ? »

— Non, fit Wei-lung avec un sourire en secouant la tête, je reviendrai un autre jour ; auriez-vous l'obligeance de me raccompagner dans le jardin pour m'ouvrir ? »

Elles traversèrent ensemble la pelouse jusqu'à la petite grille de fer forgé peinte en vert. À Hong-

kong, en raison du climat humide, les riches villas sont en général construites sur un soubassement de pierre d'une bonne dizaine de mètres, aussi, une fois passée la grille, fallait-il encore descendre un interminable escalier à vis pour rejoindre la route. Mirette poussait le verrou lorsqu'un avertisseur retentit tout en bas. Surgie d'on ne sait où, Œillet se faufila alors entre Mirette et Wei-lung, et dévala l'escalier à grand bruit de semelles en clamant à tue-tête : « Jeune Madame est de retour ! Jeune Madame est de retour !

— En voilà une affaire ! ricana Mirette en haussant les épaules. Est-ce que cela mérite de se mettre dans des états pareils, juste pour passer devant tout le monde ? On est ses esclaves, d'accord, mais je ne supporte pas ce genre de bassesses ! » Sur ce, elle fit demi-tour et retraversa le jardin en sens inverse ; plantée là toute seule et décontenancée par le chahut d'Œillet, Wei-lung ne savait plus où se tourner. Appuyée à la grille, elle regarda en bas, la portière de l'auto s'ouvrit, une petite jeune femme gracile en sortit, vêtue à l'occidentale, tout de noir, avec un chapeau de paille noir et une voilette verte sur laquelle était épinglée une petite araignée de pierre verte, grande comme l'ongle, qui miroitait sous les rayons du soleil ; agrippée à sa joue, elle passait de l'ombre à la lumière, on aurait dit tantôt une larme qui refuse de tomber, tantôt un gros grain de beauté. La voilette de la dame,

longue de deux ou trois *yards*, s'enroulait comme un châle, voltigeant autour de ses épaules. Le conducteur de la voiture n'était guère visible, il semblait que ce fût un homme jeune, il passa la tête pour faire ses adieux à sa passagère, mais celle-ci s'était déjà engagée, tête haute, dans l'escalier. Postée là bien avant pour l'accueillir, Œillet s'enquit d'un air jovial : « Le treizième Jeune Monsieur Ts'iao ne monte pas prendre un verre de bière ?

— Est-ce qu'on a du temps à perdre avec ce baratineur ? » répondit la dame, sur un tel ton qu'Œillet ravala en hâte son sourire. Elle lui prit des mains sa mallette en osier. « Vous devez être fatiguée ! Vous voilà de retour bien tôt ! » murmura-t-elle. La dame se retourna vers l'auto qui avait déjà redémarré et cracha par terre. « Eh bien va-t'en, gronda-t-elle, et surtout ne reviens pas ! Tout est fini entre nous ! » Voyant qu'elle était vraiment exaspérée, Œillet n'osa plus ouvrir la bouche. La dame la dévisagea un instant, peu disposée à la prendre pour confidente. Les yeux dans le vague, elle eut un ricanement amer. « Écoute ça, Œillet, s'il est venu de grand matin, l'air de rien, me proposer d'aller à la plage, c'était pour se servir de moi. Il voulait inviter Marine Tchao, mais ces familles cantonaises sont tellement à cheval sur les principes qu'il craignait que le père ne refuse ; emmener une aînée pour veiller sur leur cher petit trésor, c'était comme un talisman pour que les

Tchao acceptent. C'est le genre d'idée qu'il avait en tête et qu'il a eu l'amabilité de m'avouer ! » CÉillet soupira, trépigna, traita ce Ts'iao d'odieux personnage. Ayant retrouvé son souffle, la dame continua sans lui prêter attention : « On sait ce que c'est que séduire, mon petit monsieur, vous pensiez nous embobiner en évitant de dire les choses clairement ? Nous avons posé les yeux sur suffisamment d'hommes, alors ceux qui les posent sur nous ne doivent pas lorgner ailleurs. Lorsque vous aurez poussé la chansonnette jusqu'à la grande scène des fiançailles clandestines, nous ne ferons pas la marraine ! Nous n'avons pas l'habitude, dans les banquets, de jouer les utilités ! Petit bâtard que vous êtes, votre père a eu beau faire du gringue aux Anglais pour leur soutirer un titre de noblesse, vous n'en êtes pas moins le fils d'une putain portugaise au passé douteux qui comptait les jetons dans les tripots de Macao. Jeune sagouin qui croit pouvoir se payer la tête des gens ! » Tout en ruminant sa colère, elle souleva sa voilette, la rejeta à l'arrière de son chapeau, et commença à gravir les marches de l'escalier.